

LA FRANCE LIBRE

La France aux Français !

Journal Populaire, Républicain Catholique

Christ et Liberté !

ABONNEMENTS

	UN AN	6 MOIS	3 MOIS
LYON et Départements limitrophes...	20 fr.	11 fr.	6 fr.
Autres Départements...	24 fr.	13 fr.	7 fr.

DIRECTEUR : F.-I. MOUTHON

LYON, Rue Condé, 35 bis - RÉDACTION & ADMINISTRATION - 35 bis, Rue Condé, LYON

ANNONCES

Les Annonces sont reçues, pour Lyon et la Région :
AUX BUREAUX DU JOURNAL
Et dans toutes les Agences de Publicité

LA CRISE. - UNE COMBINAISON BRISSON !!!

LA JOURNÉE

La crise ministérielle semble encore loin d'être résolue. La combinaison Peytral, par suite de la retraite de M. Dupuy, a abouti à un échec complet. M. B. Isen a été chargé d'une nouvelle tentative. Ce radical sectaire nous semble peu propre, après des échecs successifs devant la Chambre, à rallier sur son nom les sympathies du Parlement.

La crise italienne semble devoir très prochainement avoir une solution. M. Visconti-Venosta compte sur le succès de sa combinaison.

Sur l'avis unanime du conseil d'enquête chargé d'examiner le cas de Joseph Reinach, le président de la République a signé le décret révoquant de son grade le neveu dreyfusard du financier panamiste.

Quelques engagements sans importance se sont produits sur le territoire cubain entre les Espagnols et les Américains aidés des insurgés. On croit qu'une grande bataille est imminente.

Christianisme social

Le développement de la doctrine

Tous ceux qui veulent réfléchir sur la situation présente et sur les conditions faites à l'Eglise depuis les ébranlements qu'a subis la catholique moderne, sentent que le catholicisme entre dans une phase nouvelle où, tout en conservant l'absolue intégrité de son dogme et de sa morale, il est obligé, du moins dans une certaine mesure, de modifier ses procédés de tactique et ses moyens d'apostolat.

Malgré certaines apparences contraires, l'action de l'Eglise devient de plus en plus prépondérante. Sortant de ce recroisement où elle était entrée après la terrible secousse du XVI^e siècle, afin de travailler surtout à sa réforme intérieure ; se sentant plus robuste et pour ainsi dire impatiente d'essayer ses forces, comme on s'élance en pleine mer, l'Eglise s'élance en pleine mer, accepte les conditions et les risques de la lutte qu'on lui offre, et, sur un terrain abandonné depuis longtemps déjà, elle reprend son essor pour conquérir les âmes à Jésus-Christ.

Car au fond, il n'y a pas autre chose. Le terrain que certains appellent nouveau n'est que le terrain d'autrefois, malheureusement abandonné, et l'effort de ceux qui travaillent à exposer le corps de la doctrine sociale du christianisme consiste surtout à rechercher dans l'enseignement traditionnel et dans les conséquences pratiques qu'en ont tiré nos pères, la charité des temps nouveaux.

Et à ceux qui, hésitant à accep-

ter cette affirmation, s'imaginaient que l'encyclique *Rerum novarum* dont ils ne peuvent nier la portée et l'autorité, inaugure une phase nouvelle, il suffit de montrer le *Corpus juris* ou même les bulletins des papes de l'époque moderne, de Clément IV, Pie V, Clément VII, Clément VIII, Benoît XIV et Pie VI, ils y trouveront ce qu'il faut pour être pleinement édifiés.

C'est à partir du onzième siècle que le christianisme qui, jusque là, avait surtout lutté pour la vie, prend nettement position sur le terrain social, entraînant la pensée publique dans un grand élan vers la justice, il provoque un admirable mouvement. Ce mouvement, l'Eglise ne le laisse pas livré au hasard ; elle veut former l'âme du monde moderne ; elle cherche à lui donner les principes sur lesquels devra s'appuyer son intelligence ; elle résume à son usage le passé de la raison humaine qu'elle trouve dans les splendeurs de la philosophie grecque et les éclairant à la lumière de l'Evangile, elle les adapte avec un rare bonheur aux dogmes de la révélation. C'est la phase scientifique qui succède à la phase héroïque.

L'œuvre sociale accomplie par le clergé durant les siècles précédents, avait été plutôt une œuvre de circonstance. Sous l'action divine, mais sans plan bien préconçu, l'Eglise avait travaillé au relèvement des peuples. Appuyée sur la loi romaine plus que sur son dogme, elle avait créé son organisation ecclésiastique, seule force restée debout après le grand cataclysme ; elle avait agi politiquement. Ses conciles avaient rattaché les provinces les plus éloignées de son empire au centre commun ; conseillers des rois et des peuples, elle avait travaillé à l'élaboration des institutions civiles, suivant la nécessité de chaque âge ; et, tout particulièrement du VI^e au XIII^e siècle, on peut suivre l'évolution de l'idée sociale dans l'histoire des ordres religieux et de leurs formes diverses, depuis les Bénédictins primitifs et les moines celtiques, jusqu'aux Franciscains et aux Dominicains, en passant par les monastères contemporains ou issus de Cluny et de Cîteaux.

Et c'est ce qui prouve comme le dit excellemment M. Georges Goyau (1) dans son beau livre : *Autour du Catholicisme social*, que ce christianisme « est une résultante et non point une excroissance du dogme plein et qu'en annonçant cet Evangile soi-disant nouveau, on ne se propose point de faire à la vieille foi une toilette qui soit de mode, mais de ressusciter, conformément au besoin du temps, toutes les énergies salutaires que cette vieille foi renfermait. »

(1) *Autour du Catholicisme social*. La Préface de Francis de Pressensé.

A dater de cette époque, un nouvel effort vient s'ajouter au premier. Les docteurs cherchent à décomposer cette résultante que l'Eglise avait trouvée, admirablement servie par son instinct. Ils comprennent et ils démontrent la puissance politique et sociale des principes moraux. Ils ne se contentent pas de condamner le luxe au nom de la mortification chrétienne, mais ils enseignent que la modération des désirs, en reprimant le luxe, donne une direction éminemment productive au capital ; ils comprennent le rôle politique de la foi, et même au point de vue social, ils enseignent que, devant l'humanité il n'y a plus de propriété privée.

Leur conception très haute de l'idée de justice leur fit trouver les conclusions que l'histoire appuie sur des faits indéniables et théoriciens du droit à la vie, ils donnent la formule dont l'application aurait supprimé dans le monde la plupart des bouleversements.

Nos jours, c'est la méconnaissance de ce droit qui a engendré les grandes révolutions. Dans les républiques grecques, cette méconnaissance a suscité la guerre des pauvres contre les riches ; Rome a conquis le monde pour nourrir son peuple ; la question des subsistances causa les invasions : la Réforme en Allemagne, en Angleterre, en Suède, en Norvège, en Danemark, en Prusse, en Suisse, n'a été au fond, qu'une grande guerre sociale pour la spoliation, pour substituer de nouveaux maîtres aux anciens possesseurs ; nul n'ignore que lorsque éclata, au commencement du XVI^e siècle, il y avait une méconnaissance des lois de la justice, une oppression générale des petits par les gros : méconnaissance du droit à la vie, oubli général des principes chrétiens que la théologie du XIII^e au XIV^e siècle avait si magistralement exposés.

Or, l'heure où nous sommes, et dans la grande révolution sociale qui se prépare, si nous voulons éviter des catastrophes il importe de revenir aux règles de la justice et à leur application. Il importe qu'il y ait des penseurs comme saint Thomas pour les exposer et des hommes d'action comme saint François pour les appliquer.

L'abbé NAUDET.

De Charybde en Scylla

De Ribot en Sarrien, de Sarrien en Peytral, de Peytral en Brisson, ô ma tête, ne préférerais-tu pas rouler au gré des flots, de Charybde en Scylla ? On se meurt à tous les angles de la politique élyséenne, sans rien comprendre aux secousses imprévues qui vous jettent de l'un à l'autre écueil, pendant que les députés en lieu mal-

propre, mais sûr, se divertissent des jeux de mots sur la tempête qui nous balance en épaues.

— Félix qui était en Ribot, l'été, comme on n'aurait de Sa... rien de bon pour les affaires, eut l'idée de faire marcher au... Peytral l'automobile de l'Etat.

Horrible ! Mais maintenant que nous avons à parler de Brisson, quel mot emploierons-nous qui ne soit pas une redite ?

Car c'est à Brisson que l'Auguste — pas celui du cirque — fait appel, et c'est le récent blackboulé de la concentration qui va tenter de faire pour son compte de la concentration ; le sectaire intrinsèque, hargneux, repoussant qui sera chargé d'aboutir à une conciliation.

O ma tête ! O ma tête !

Ce choix est imbécile, n'est-ce pas ? Nous sommes tous d'accord là-dessus. Hé bien ! mais... il plaira alors à ce Parlement de paillasses et d'arlequins qui trouveront sans doute drôle de faire conduire par ce croque-mort leur bande joyeuse d'amuseurs.

Nous sommes à la fin de la crise, c'est absolument évident. D'abord le saut à traîne est fait pour plaire au couple Grouillot de Cassagnac, et ensuite on ne peut vraiment pas plus mal choisir que M. Brisson, et nous avons ainsi toutes les raisons de croire que ce choix est définitif.

Martel.

Nos Dépêches

SERVICES TÉLÉGRAPHIQUE & TÉLÉPHONIQUE SPÉCIAUX

LA CRISE MINISTÉRIELLE

M. PEYTRAL ET M. DUPUY

Paris. — M. Peytral a adressé ce matin à M. Dupuy la lettre suivante :
Samedi 10 heures.

Mon cher Monsieur Dupuy,
J'ai reçu votre télégramme hier soir. Permettez-moi de vous dire que si j'avais le ministère de l'Intérieur, il ne me serait pas possible de prendre à côté de moi un sous-secrétaire d'Etat qui ne fut point de ma nuance. J'ai vainement cherché à donner satisfaction à notre ami M. Leygues. C'est le portefeuille de l'Agriculture que je puis seul lui offrir. Je désire être seul juge du nom de celui de nos collègues de la Chambre que je pourrais choisir parmi les membres du groupe radical-socialiste ; j'acceptais que cette désignation fut soumise à l'agrément des progressistes, je risquerais de perdre en grande partie l'avantage politique que j'ai recherché et sans lequel, je crois, la majorité républicaine à l'exclusion des extrémistes, devenait bien difficile à constituer.

J'avais, venant de l'offre faite du ministère de l'Instruction publique pour vous et du portefeuille des finances pour M. Delombré, plus celui de l'Agriculture pour M. Georges Leygues. Je vous prie de vouloir bien me donner sur tous les points une réponse ferme avant 11 heures, heure à laquelle je dois me rendre chez M. le Président de la République.

Je vous prie de croire, mon cher M. Dupuy, à tous mes meilleurs sentiments. Je me tiens à votre disposition chez moi, jusqu'à mon départ pour l'Elysée.

M. Charles Dupuy a répondu par la lettre suivante :

Mon cher Monsieur Peytral,

Après avoir conféré avec mes amis, je réponds à la lettre que vous m'avez adressée ce matin de votre part. Vous savez que depuis plusieurs jours nous n'avons cessé de poursuivre ensemble une politique d'union et d'apaisement dans le parti républicain. Vous nous êtes témoin que nous n'avons rien négligé pour vous aider à réaliser cette politique.

Deux points principaux appelaient l'attention commune, d'une part la réforme fiscale, d'autre part la question politique. Sur le premier point, votre acceptation du projet de M. Delombré auquel, dès la première heure, vous avez offert le portefeuille des finances, nous donnait satisfaction ; sur le deuxième point, nous avions lieu de croire l'accord à peu près établi, lorsque vous nous avez annoncé l'intention d'attribuer un portefeuille à un membre du groupe radical-socialiste de la Chambre, nous n'avons soulevé à cet égard aucune objection de principe, mais nous avons eu de nous préoccuper du choix que vous vouliez faire non pas assurément au point de vue personnel, mais au point de vue politique.

Il nous était impossible, en effet, d'assurer le concours de nos amis et donner notre concours à un cabinet dont un des membres eût représenté à tous les yeux, non des idées d'union et de concorde, mais un avenir de division et de luttes auxquelles nous nous proposons de mettre fin. Vous avez compris la portée de nos réserves et vous avez exprimé votre intention de rechercher un terrain d'entente.

Dans votre lettre, au contraire, vous déclarez être seul juge du nom de celui de nos collègues de la Chambre que vous pourriez choisir parmi les membres du groupe radical-socialiste. Vous revenez ainsi sur les dispositions conciliantes que vous avez manifestées hier, et vous ne laissez plus place aux négociations engagées entre nous, sur ce point capital.

Dans ces conditions, il ne saurait plus être question de l'attribution et de la répartition des portefeuilles et des sous-secrétariats d'Etat. Il ne nous reste donc plus qu'à reprendre notre liberté en vous exprimant le très vif regret de voir échouer une tentative de conciliation, dont nous avions le succès à cœur comme vous même.

Je vous prie de croire, cher Monsieur Peytral, à mes bien respectueux sentiments.

Charles Dupuy.

L'ÉCHEC DE M. PEYTRAL

Paris. — M. Peytral a eu ce matin une conférence avec MM. Sarrien, Delcassé et Cavaignac.

Les chefs du parti progressiste qui devaient également venir voir M. Peytral ne sont pas venus.

A 11 heures, M. Peytral s'est rendu chez M. Léon Bourgeois avec qui il s'est entretenu quelques instants.

A 11 heures 45, il se rendait à l'Elysée où une lettre de M. Charles Dupuy, par laquelle le député de la Haute-Loire lui annonçait qu'il lui retirait son concours.

Il déclarait au Président de la République que le refus de M. Charles Dupuy rendait impossible la combinaison qu'il avait entreprise.

En sortant de l'Elysée, M. Peytral nous annonce qu'en raison de ce refus il venait de résigner le mandat à lui confié. Il nous communique en même temps la note officielle suivante :

« M. Peytral est venu à l'Elysée faire connaître au Président de la République les difficultés qu'ont soulevées à

la dernière minute les représentants du parti progressiste sur le concours desquels il était en droit de compter.

Ces difficultés sont de telle nature qu'elles ne permettent pas à M. Peytral de continuer ses négociations il a prié le président de la République de le relever des fonctions qu'il lui avait confiées. Le président de la République a donné acte à M. Peytral de sa communication et l'a remercié des efforts qu'il avait faits.

On croit que le président de la République fera appeler ce soir une personnalité politique.

M. BRISSON A L'ÉLYSÉE

Paris. — M. Brisson, mandé par le président de la République, est arrivé à 2 heures à l'Elysée.

Il confère en ce moment avec le chef de l'Etat.

UNE COMBINAISON BRISSON

M. Brisson est entré à deux heures à l'Elysée, en est sorti à 3 heures.

M. Brisson a laissé en quittant l'Elysée la note suivante :

« M. le Président de la République a fait appeler M. Brisson et lui a demandé de se charger de constituer le ministère.

« M. Henri Brisson a fait remarquer à M. le Président de la République, les difficultés nouvelles qui résultent pour lui du temps écoulé et des négociations antérieures. Il a en outre pris acte des deux notes communiquées par MM. Sarrien et Peytral, relatives aux obstacles rencontrés par ces messieurs à la dernière heure. Il a demandé en conséquence à examiner la situation avec ses amis et a ajourné sa réponse à demain dimanche, à 6 heures du soir.

LES DÉMARCHES DE M. BRISSON

M. Brisson a conféré avec MM. Léon Bourgeois, Sarrien et Peytral, de 4 heures à 5 h. 12, heure à laquelle M. Léon Bourgeois a quitté les conférenciers après desquels il a été remplacé par M. Camille Pelletan.

L'ÉCHEC PEYTRAL AU LUXEMBOURG

L'échec de la combinaison Peytral semble inquiéter les sénateurs, du reste peu nombreux, qui sont venus aujourd'hui au Luxembourg.

Le regrette, dit M. Lourties, que M. Peytral n'ait pas choisi ses collaborateurs sur les confins des progressistes et des radicaux. Le nom de M. Mesurier par exemple n'était pas fait pour apaiser les difficultés.

D'autre part, M. Bernard Lavergne nous dit : Puisqu'on était arrivé à vouloir constituer un cabinet homogène, il me semble que M. Peytral était plus qualifié pour remplir cette mission que l'honorable M. Brisson qui vient d'essayer trois échecs successifs.

M. Peytral compte en effet nombre d'amis dans les deux Chambres.

On répète dans les couloirs du Sénat que l'échec de M. Peytral est uniquement dû aux manœuvres des dreyfusistes et en commente les déclarations qu'aurait faites hier M. Cavaignac et d'après lesquelles l'ex-ministre de la guerre aurait énergiquement manifesté l'intention de poursuivre avec vigueur les partisans de la révision s'il reprenait le portefeuille de la guerre.

« Sang du Christ ! moi qui comptais sur cette goélette, s'écria Galeana ; nous n'en aurons que les débris.

Ce désastre, bienôt connu dans le camp espagnol, y jeta la confusion ; Galeana l'augmenta encore par son terrible cri de guerre, qui fut suivi de hurlements forcés poussés par ses soldats, dont l'obscurité cachait le petit nombre. Leur brusque attaque, leurs clameurs, jointes aux éclats du tonnerre et aux cris de détresse des matelots de la goélette, portèrent l'effroi des Espagnols à son comble.

Les assaillants enfoncèrent à coups de hache les portes du fort. Sans presque éprouver de résistance, et après un court combat corps à corps une partie de la garnison s'enfuit et l'autre se rendit sans conditions.

A peine le dernier coup de fusil venait d'être tiré que la goélette tout entière violemment sur les rochers s'écroula comme un cheval éperonné par un taureau, et ses flancs s'ouvrirent.

Les vainqueurs ne furent plus alors qu'à s'emparer des hommes de l'équipage de la *Guadalupe* (c'est ainsi que s'appelait la goélette), à mesure qu'ils échappaient au péril.

(Lire la suite de la 2^e page.)

FEUILLETON DE LA « FRANCE LIBRE » du 26 juin 1898

- 24 -

COSTAL L'INDIEN

par Gabriel FERRY

« Par Dieu ! le canot ne gouverne plus ! »

— Qu'est-ce à dire ? lui demanda Lantejas, effrayé de ce nouveau malheur.

— Peu de chose, si ce n'est que ce boulet maudit a emporté un morceau de la proue de l'embarcation, sous l'étrave, et que le canot s'enfonce, la pointe en bas.

Un cri de détresse, arraché aux deux malheureux qui étaient sur l'avant et qui plongeait déjà dans l'eau à mi-corps, révéla au capitaine l'inevitable précipice des parois de Costal.

« Grand Dieu ! s'écriait-il, nous sommes perdus ! »

— Eux, je ne dis pas, répondit Costal avec un sang-froid terrible ; mais non par nous. Tenez vous bien là et ne me perdez pas de vue. Oh ! là ! doucement, continua-t-il, repoussant un des *casteros* placés au centre du canot qui, à son tour, gagné par l'eau, s'accrochait aux vêtements de l'Indien, lui, chacun pour soi !

Et comme le malheureux cherchait à l'enlacer de ses bras crispés, Costal

l'envoya, d'un coup de couteau, rouler sur le bord du canot : cette fois, le troisième requin disparut. Un cri horrible sortit d'un tronçon d'homme qui bientôt s'abîma sous l'eau.

« C'est lui qui l'a voulu, dit le Zapo- tèque toujours impassible ; que son exemple serve de leçon aux autres ! »

Chacun se le tint pour dit et ne s'occupa plus que de se cramponner de son mieux aux parties non encore submergées de l'embarcation.

Des voix lugubres semblaient monter du fond de l'abîme à la surface de l'océan, où arriver aux oreilles des naufragés sur les ailes du vent d'orage.

Le ciel s'assombrissait de plus en plus et la mer devenait noire comme le ciel.

Des éclairs éblouissants ne tardèrent pas à déchirer la voûte épaisse des nuages et à découvrir l'immensité sur laquelle la brise déchaînée commençait à tordre la cime des vagues.

L'étrange cortège de monstres marins apparut ; l'alourdis par leur récente pâture, ils nageaient pesamment le long du canot à moitié submergé. Leurs ailerons lançaient des lueurs électriques.

L'embarcation devenait de plus en plus perpendiculaire.

Un homme s'enfonça pour ne plus reparaitre, puis un autre le suivit, violemment arraché par un monstre à une planche, son dernier moyen de sa-

lut, qu'il étreignait convulsivement entre ses bras.

A cet horrible spectacle, don Cornelio, plus mort que vivant, invoquait Dieu et tous les saints avec une ferveur dont il est facile de se faire une juste idée.

Costal regardait autour de lui d'un air plus soucieux. Un autre homme venait de s'enlourdir ; car les progrès de l'eau, à l'avant de l'embarcation, avaient encore augmenté son inclinaison, et déjà sur l'arrière, où se tenaient Lantejas, l'Indien et un troisième, il fallait redoubler d'efforts pour ne pas glisser sur la pente rapide. Néanmoins, à mesure que ceux de l'avant disparaissaient, le canot, allégé de leur poids, semblait reprendre une position plus horizontale.

« Vous savez nager, capitaine ? dit Costal.

— Oui, assez pour me soutenir quelques instants sur l'eau.

— Bon ! dit laconiquement l'Indien ; et, avant que don Cornelio eût le temps de pénétrer son intention, Costal, profitant du moment où la houle faisait pencher le canot sur l'un de ses plats-bords, lui donna dans le même sens une si violente impulsion, qu'il le fit complètement chavirer.

Le capitaine fut englouti avec une telle rapidité qu'il ne put pousser un seul cri, et une seconde après il se sentit si fortement saisi par ses vêtements, qu'il se crut dévoré. Il revint à la surface complètement étourdi ; Cos-

tal le tenait d'une main et de l'autre s'accrochait au canot, qui flottait à la quille en l'air.

« Ne craignez rien, dit l'Indien ; je suis avec vous. »

Et ses efforts, joints à ceux que faisait machinalement l'infortuné capitaine, parvinrent à placer ce dernier à cheval sur la quille du canot. L'Indien s'y plaça près de lui.

De onze qu'ils étaient un moment auparavant, eux seuls restaient.

Les regards éperdus de Cornelio erraient sur le vaste Océan, qui déjà commençait à rugir sous son manteau d'éclats que fouettait le vent !

« J'ai sacrifié pour vous tous ces pauvres diables, dit Costal ; un quart d'heure de plus, le canot s'enfonçait sous l'eau. A présent, du moins, tant que la mer ne grossira pas trop, nous flotterons à sa surface, et les baleinières arriveront pour nous sauver. »

Il ne vit pas à l'idée du capitaine de reprocher au fidèle et dévoué Costal une cruauté toute à son profit mais qu'il croyait néanmoins inutile.

Pendant le temps qu'il entremêlait ses sincères remerciements à l'Indien et ses ardentes prières au ciel, Costal, avec le sang-froid d'un calfat à l'œuvre, à l'aide de son couteau, ouvrait le long de la quille vermineuse de l'embarcation des entailles assez profondes pour y accrocher les mains.

Bientôt il eut pratiqué d'assez larges ouvertures pour y passer leurs doigts

et se cramponner de façon à n'être pas enlevés par les lames qui grossissaient à vue d'œil.

Quand tous deux furent ainsi établis sur cette frêle machine, les yeux de Costal essayèrent de percer le voile de ténèbres qui les environnait ; mais les éclairs plus fréquents déjà ne lui laissaient voir qu'une mer noire et menaçante, et, dans le lointain, l'île et la masse imposante de la forteresse assié-gée.

CHAPITRE IV

La Guadalupe

Les malheureux naufragés, au bout de quelques heures d'angoisses horribles appercurent enfin dans l'ombre de la mer les baleinières qui s'avançaient silencieuses.

Le capitaine Cornelio poussa un soupir profond de soulagement et Costal qui n'avait une seule minute perdu le sang-froid de sa race, sauta sans empressement, très calme, auprès des insur-gés.

Ceux-ci avec leurs deux nouveaux compagnons se dirigèrent vers la rive, atterriront et monteront à la rencontre des Espagnols qui gardaient la place.

Comme ils approchaient du petit fort qui abritait la garnison, un cri de détresse parvint à eux. Ils ne furent pas longtemps à en connaître la cause.

A travers une échappée d'arbres, la goélette se montra couronnée de monde, roulant et tanguant sous la

lame à peu de distance des rochers, et ses matelots cherchaient en vain à la préserver d'un naufrage inévitable. Ses câbles s'étaient rompus et le vent d'orage la poussait sur un lit de rochers aigus.

« Sang du Christ ! moi qui comptais sur cette goélette, s'écria Galeana ; nous n'en aurons que les débris.

Ce désastre, bienôt connu dans le camp espagnol, y jeta la confusion ; Galeana l'augmenta encore par son terrible cri de guerre, qui fut suivi de hurlements forcés poussés par ses soldats, dont l'obscurité cachait le petit nombre. Leur brusque attaque, leurs clameurs, jointes aux éclats du tonnerre et aux cris de détresse des matelots de la goélette, portèrent l'effroi des Espagnols à son comble.

Les assaillants enfoncèrent à coups de hache les portes du fort. Sans presque éprouver de résistance, et après un court combat corps à corps une partie de la garnison s'enfuit et l'autre se rendit sans conditions.

A peine le dernier coup de fusil venait d'être tiré que la goélette tout entière violemment sur les rochers s'écroula comme un cheval éperonné par un taureau, et ses flancs s'ouvrirent.

Les vainqueurs ne furent plus alors qu'à s'emparer des hommes de l'équipage de la *Guadalupe* (c'est ainsi que s'appelait la goélette), à mesure qu'ils échappaient au péril.

(Lire la suite de la 2^e page.)

